

parfaitement qu'à celle de Marie. Considérons à sa lumière combien grandes et sublimes furent toutes les vertus dans notre divine mère; et, par suite, quels degrés de mérite elle recueillit constamment de leurs actes.

Parlerai-je de sa foi? « Bienheureuse êtes-vous d'avoir cru! » dit Élisabeth à Marie. En vérité, jamais foi ne fut si vive, si prompte; disons le mot, si héroïque, et partant si méritoire, que la foi de la sainte Vierge à la parole de Dieu, manifestée par Gabriel, au jour de l'Annonciation. Le même ange avait prédit à Zacharie la naissance miraculeuse de Jean-Baptiste, et Zacharie, si juste qu'il fût, avait d'abord douté (1). Sara (2), la Sunamite, au 4^e livre des Rois (3), avaient commencé par le doute, aussi bien que le père du Précurseur. Comment peut-il se faire que la stérilité devienne féconde? Et Marie, à qui on annonce une merveille, mille fois plus incroyable, qu'elle sera mère et qu'elle restera vierge, n'a pas une incertitude, pas une hésitation dans sa foi.

Saint Paul ne peut exalter assez la foi d'Abraham, « parce qu'il crut, espérant contre l'espérance même, qu'il deviendrait le père de beaucoup de nations, quoique son corps à lui fût comme mort, et que la vertu de concevoir fût éteinte dans celui de Sara » (4). Assurément, cette foi d'Abraham était grande, et Dieu le montre assez par le prix dont il la récompense; mais qu'est-elle pourtant comparée à la foi de Marie? Abraham, dans sa longue carrière, avait pu voir des unions

(1) Luc., I, 18-20.

(2) Gen., XVIII, 10, sq.

(3) IV Reg., IV, 16.

(4) Rom., IV, 18, 19.

réputées stériles devenir fécondes; et cela n'était pas sans lui faciliter la foi. Mais qui donc avait jamais osé dire qu'une vierge eût enfanté? Et ce n'est pas seulement une maternité virginale qu'il lui faut croire; vierge, elle sera la Mère de son Dieu; et, chose non moins incroyable pour le sens humain, le grand mystère est attaché à son consentement; Dieu a voulu faire dépendre d'elle l'existence du Sauveur et le salut du monde. L'Ange, il est vrai, fait appel au prodige accompli dans sa cousine Élisabeth, afin de montrer qu'il n'y a rien d'impossible à Dieu. Mais ce prodige lui-même Marie ne l'a pas vu, n'en a pas entendu parler jusqu'ici. C'est encore un autre prodige qu'on propose à sa foi, égal à celui dont la croyance fit le mérite d'Abraham, le même devant lequel avait hésité la foi de Zacharie.

Nous croyons, nous, ces mystères. Mais que de miracles sont venus solliciter et confirmer notre foi? Et combien d'hommes, malgré tant de miracles, continuent de les nier et de les rejeter comme impossibles.

Il ne faut pas omettre une circonstance qui rend encore la foi de Marie plus admirable. C'est le profond sentiment qu'elle avait de sa bassesse. Est-ce donc à une pauvre petite créature comme elle qu'il convient d'être saluée pleine de grâce, bénie entre toutes les femmes, et choisie pour l'accomplissement d'un dessein si grandiose? Sa foi ne connaît pas d'indécision; elle n'a qu'une réponse: Voici la servante du Seigneur. Foi tellement admirable que c'est elle, aux yeux des Pères, qui lui valut l'honneur d'enfanter le Fils de Dieu.

Quand l'Ange lui eut annoncé le mystère, la Vierge, « pleine de foi, et concevant le Christ par l'esprit,

avant de le recevoir dans ses entrailles : Voici, dit-elle, la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre parole... Elle crut, et ce qu'elle croyait se fit en elle » (1). Et encore : « C'est par la foi que Marie conçut la chair du Christ » (2).

Mêmes idées dans un sermon attribué à saint Hildefonse, quoiqu'il soit probablement d'un autre ancien auteur : « La Vierge demande à Gabriel : Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais point d'homme. Et l'Ange lui répond d'un air bienveillant : L'Esprit Saint surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. O Vierge, ne craignez pas pour l'enfantement que je vous annonce. Croyez seulement et vous avez conçu ; aimez, et vous avez enfanté... Et Marie, recevant les paroles de l'Ange, et déjà fécondée par la semence de la foi, conçoit le Christ dans son esprit, avant de le concevoir dans sa chair » (3). J'ai nommé les Liturgies. Voici comment parle de ce mystère la liturgie mozarabique, dans la messe de la Mère de Dieu : « La Vierge royale, les yeux et le cœur attachés sur sa propre bassesse, et saluée par le messenger angélique... engendra par la foi dans son âme, avant de l'enfanter dans son corps, le Dieu qu'elle adora nouveau-né comme son Créateur (4) ».

Inutile de prolonger les citations. On voit maintenant comment sainte Élisabeth a pu s'écrier en parlant à Marie : « Vous êtes bienheureuse d'avoir cru que se réaliserait en vous tout ce qui vous a été dit

(1) S. August., Sermon, 215, n. 4, P. L. xxxviii, 1074.

(2) *Id.*, c. Faust., L. 29, n. 4.

(3) S. Hildefonse, Sermon, de Assumpt., 70, P. L. xcvi, 268, sq.

(4) Liturg. Mozar. Missa B. M. V., P. L., lxxxv, 1035.

par le Seigneur » (1). Vainement chercherait-on pour sa foi quelque hésitation dans la question qu'elle fit à l'Ange. Comment cela se fera-t-il? Je ne connais pas d'homme. « Non, dit saint Bernard, elle ne doute pas du fait ; ce qu'elle désire savoir, c'est le mode et l'ordre. Elle ne demande pas si le mystère s'opérera, mais de quelle manière. Comme si elle disait : Mon Seigneur n'ignore pas le vœu de sa servante, vœu qui l'oblige à ne pas connaître d'homme ; car ma conscience est à nu devant son regard. Qu'il veuille donc me dire et l'ordre et la loi d'après lesquels se fera la merveille qu'on m'annonce » (2).

Et voilà, remarquent les Saints avec nombre de pieux auteurs, que dans cette courte question Marie nous révèle à quel degré sublime elle possédait non seulement la vertu de foi, mais celle d'une virginalité pureté. C'est encore Bossuet qui va nous interpréter la pensée commune. « Elle répond donc à l'Ange : Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais point d'homme, c'est-à-dire, puisque j'ai résolu de tout temps de n'en point connaître. Cette résolution marque dans Marie un goût exquis de la chasteté, et dans un degré si éminent qu'elle est à l'épreuve non seule-

(1) Luc., I, 45. Ces considérations sur la fécondité de la foi dans Marie me rappellent une expression qui paraît bien étrange au premier coup d'œil, bien qu'elle se rencontre très fréquemment chez les auteurs ecclésiastiques grecs et latins. Ils disent de Marie qu'elle a conçu le Dieu fait homme *auditu, aure*. Emmanuel « ita ex utero egressus est, sicuti per aurem est ingressus », dit S. Proclus Orat. I c. Nestor., n. 10, P. G. lxxv, 692. « Intravit per aurem Virginis Verbum incarnandum, et exivit per clausam portam corporis incarnatum ». Guerric. abb., Sermon, 1, in Annunc., n. 2, P. L. clxxxv, 121. « Virgo Christi Maria... quae utique facta es gloriosa, dum aure concipis Verbum ». Breviar. gothic. in festo Annunc. ad Matut., P. L., lviii, 1294. etc. « La foi vient de l'audition, fides ex auditu ». Rom., x, 17. Cette formule revient donc à dire que Marie a conçu le Christ par sa foi.

(2) S. Bernard., ho n. 4, super Missus est, n. 3, P. L. clxxxiii, 180.

ment de toutes les promesses des hommes, mais encore de celles de Dieu. Que pouvait-il promettre de plus grand que son Fils, en la même qualité qu'il le possède lui-même, c'est-à-dire, en qualité de fils? Elle est prête à le refuser, s'il lui faut perdre sa virginité pour l'acquérir. Mais Dieu à qui cet amour acheva, pour ainsi dire, de gagner le cœur, lui fit dire par son Ange : Le Saint-Esprit descendra en vous et la vertu du Très-Haut vous couvrira. Dieu même vous tiendra lieu d'époux ; il s'unira à votre corps ; mais il faut pour cela qu'il soit plus pur que les rayons du soleil. Le très pur ne s'unit qu'à la pureté » (1). Ainsi la foi de la Vierge et sa pureté vont de pair ; toutes deux sans égales.

Ne sortons pas du mystère puisque nous y trouvons quelque autre chose de plus grand peut-être : l'humilité de Marie. Aussi bien, parmi toutes ses vertus, est-ce l'humilité que les Pères ont le plus souvent et le plus éloquemment exaltée. Et c'est avec grande raison : car l'humilité est, dans les desseins de Dieu, la condition la plus essentielle pour recevoir les plus hautes communications divines. Voilà pourquoi la Vie des Saints nous les montre passant par les plus terribles épreuves spirituelles, avant que Dieu verse à flots sur eux les bénédictions de sa bonté. Il faut qu'ils comprennent, qu'ils sentent et reconnaissent que par eux-mêmes ils ne sont rien, si ce n'est un vase où Dieu daigne répandre ses dons. La mesure des grâces célestes est celle de l'humilité (2). Donc, puisque Dieu exalte si prodigieusement la bienheureuse Vierge

(1) Bossuet, *Elévat. sur les Mystères*, 12^e sem., 3^e élévat.
 (2) S. August., *de S. Virgin.*, n. 31. P. L. xxxv, 415.

au-dessus de toutes les créatures, il faut bien aussi qu'elle les dépasse toutes par son humilité.

Voulez-vous savoir quels bas sentiments elle a d'elle-même, quand elle prononce le *fiat* qui la fait Mère de Dieu, évaluez, si vous le pouvez, la grandeur où Dieu l'élève. Mais ce n'est pas seulement la sublimité de la grâce faite à Marie qui nous révèle la profondeur de son humilité ; c'est encore et surtout la nature même de cette grâce. Qu'est-ce que l'Incarnation du Verbe, d'après saint Paul? Un anéantissement. Le Verbe, dit-il, « qui était dans la forme de Dieu... s'est anéanti lui-même en prenant la forme d'esclave » (1). Donc, pour que s'opérât l'heureuse rencontre du Verbe fait homme avec le sein de la Vierge, il fallait un anéantissement de la mère proportionnel à l'anéantissement du fils. Voilà pourquoi saint Ignace, dans ses *Exercices*, nous représente Marie, quand elle reçoit le céleste message, dans *l'acte même de l'humiliation*. « Je considérerai, dit-il, Notre-Dame *s'humiliant*, et puis rendant grâce à la Majesté divine » : ce qui est encore acte d'humilité (2).

Or, ce que nous venons de constater en quelque sorte *a priori*, l'Évangile nous le montre dans les faits. Être humble dans la bassesse, c'est chose rare et belle. Mais devenir plus humble à mesure que l'on monte, et s'abaisser jusqu'au néant dans la plus effrayante élévation, c'est le prodige de l'humilité ; et cette humilité est celle de Marie. Vierge, par le plus inconcevable des miracles vous concevrez un

(1) Philipp., n. 6, 7.

(2) Exercit. spirit. *Contempl. de Incarn.*, 3 punct.

fil; il sera grand, et il s'appellera le Fils du Très-Haut, et son règne n'aura pas de fin. Voici, répond-elle, la servante du Seigneur; qu'il me soit fait selon votre parole. Ainsi, pendant qu'un archange la proclame Mère de Dieu, et qu'elle le devient en effet, elle se regarde uniquement comme sa petite servante.

Attendez quelques jours encore. Sa cousine Élisabeth va, sous l'impulsion du Saint-Esprit, la saluer Mère du Seigneur. Elle-même, promenant un regard prophétique sur toute la série des âges, se verra, dans le passé, préconisée par tous les prophètes et les patriarches de l'ancienne Loi, l'attente des siècles et l'espérance du monde; elle entendra toutes les générations à venir faire écho à Élisabeth, et l'appeler *bienheureuse*. Dans la plus éclatante des lumières, elle se reconnaîtra pour la Fille de Dieu, l'Épouse de Dieu, la Mère de Dieu; et de son cœur elle laissera échapper ce cri d'admiration et de reconnaissance: Il a fait en moi de grandes choses, Celui qui est puissant. Et simplement, d'un mouvement comme naturel, tant elle est identifiée pour ainsi dire avec l'humilité, elle dira: Le Seigneur a regardé la bassesse de sa servante, *respexit humilitatem ancillæ suæ*. Tout de Dieu; rien de moi que le néant (1). Et ce ne sont pas là de vaines paroles. La sincérité nous en est attestée par l'Esprit-Saint lui-même qui les lui inspira.

Mais si éloquentes que soient les paroles de Marie pour rendre témoignage de son humilité, je ne sais si le silence qu'elle garde ne l'est pas davantage. Car enfin ce n'est pas elle, mais l'Esprit de Dieu qui a révélé à sa cousine Élisabeth les mystères opérés en elle. Si

(1) Luc, II, 48, 49.

elle les chante dans un ravissement prophétique, c'est à Dieu qu'elle s'adresse, et sous l'inspiration de Dieu. Quand Dieu qui la faisait parler se tait, Marie rentre dans le silence; pas un mot, pas un signe, pas une démarche qui trahisse sa grandeur aux yeux des hommes. S'il y a quelque changement extérieur, c'est que, portant celui qui s'est humilié jusqu'à l'anéantissement, elle se fait plus humble, plus petite que jamais.

Bientôt elle verra son chaste époux dans une inquiétude mortelle. Des soupçons les plus sensibles à sa virginité pureté naîtront dans l'âme de Joseph; et sa grandeur même deviendra pour Marie la cause d'une confusion plus extrême. Un mot de sa bouche suffirait pour écarter les doutes, et sauvegarder l'honneur de sa virginité sans tache, en la glorifiant. Ce mot, elle ne le dira pas; et il faudra que Dieu lui-même envoie son Ange pour révéler à Joseph ce que l'Esprit a fait dans son épouse. Ainsi, de quelque côté qu'on envisage cette bénie Mère de Dieu, on ne voit en elle que bas sentiments d'elle-même et qu'humilité.

Nous pourrions, sans quitter l'Évangile, prouver que la bienheureuse Vierge excella dans toutes les autres vertus. Me demandez-vous quelle fut son obéissance? Je vous répondrai: Lisez la scène de l'Annonciation: « Voici la servante du Seigneur; qu'il me soit fait selon votre parole »; ou méditez la manière dont s'opéra le départ pour l'Égypte (1). Les auteurs spirituels ne se lassent pas d'exalter l'obéissance de Joseph: « Levez-vous, lui dit l'Ange, prenez l'en-

(1) Matth., II, 13-14, 20-21.

fant et fuyez en Égypte; et il se leva, et il prit l'enfant et sa mère, et il se retira en Égypte ». Mais si grande que soit l'obéissance de l'époux, comme elle pâlit devant celle de l'épouse : elle, en effet, la véritable mère, n'a reçu ni le message angélique, ni l'explication des ordres du ciel apportés par lui. Sans réclamations, sans objections ni plainte, elle se conforme à la volonté divine que lui communiquait Joseph.

Voulez-vous savoir quelle fut sa tendre et délicate commisération pour les hommes, écoutez-la disant à Jésus, aux noces de Cana : « Ils n'ont plus de vin » (1). Et ces autres paroles du texte sacré : « Marie conservait toutes ces choses et les repassait dans son cœur » (2), ne nous apprennent-elles pas plus éloquentement que de longs discours, à quel point Marie possédait la plénitude de la sainte contemplation? Cherchez-vous quelles furent sa patience, son esprit de sacrifice, sa générosité magnanime, voyez cette divine mère debout auprès de la croix, où Jésus expire pour le salut du monde; *Stabat juxta crucem...* (3). Il nous suffit pour le moment de ces courtes indications sur un sujet que mille auteurs ont très amplement traité (4).

Ajoutons seulement deux ou trois remarques. J'ai déjà noté comment, dans une âme parfaite, on peut juger par quelques actes de tout l'ensemble d'une vie spirituelle. La même observation peut s'étendre aux vertus; l'éminence constatée de quelques-unes

(1) Joan., II, 2, sq.

(2) Luc., II, 51.

(3) Joan., XIX, 25.

(4) Voir par exemple le Père Théophile Raynaud, *Diptycha Mariana*, partie 2, puncto 5, où les Pères viennent tour à tour apporter leur témoignage aux vertus de la Mère de Dieu.

témoigne de la perfection des autres. Les vertus sont sœurs, et bien qu'elles soient inégales au point de vue de leur nature, leur croissance respective va régulièrement de pair. Donc, par là même que le saint Évangile nous fait admirer la perfection ineffable de plusieurs vertus en Marie, nous sommes en droit de penser qu'elle les a toutes pratiquées dans une mesure égale; jugement d'autant plus certain que la divine charité, qui les gouverne toutes, ne pouvait souffrir en aucune la trace de la plus légère imperfection.

Remarquons, en second lieu, que, pour avoir la pleine connaissance d'une vertu, ce n'est pas assez d'en voir l'épanouissement extérieur. Suivant la pensée de saint Ignace, il en est des vrais amis de Dieu comme d'un sanctuaire. Tant qu'on se tient dehors, on ne peut apprécier ni les splendeurs qui le décorent, ni la beauté des chants qui s'y font entendre, ni les parfums qu'on y brûle à l'honneur de Dieu. Or, ce qui est vrai de tous les Saints l'est incomparablement plus de la bienheureuse Vierge, puisque le caractère propre de sa vie c'est d'avoir été toute cachée en Dieu.

Troisième remarque. — Si l'on veut apprécier le mérite des vertus, il ne suffit pas de les envisager chacune en elle-même; il faut les étudier dans leur rapport mutuel. Je m'explique. L'humilité est belle aux yeux de Dieu; mais qu'elle a plus de prix, quand elle plonge ses racines dans l'amour, ou qu'elle s'allie dans un cœur avec l'innocence parfaite! Il est beau de soulager la misère d'autrui; mais combien cette bienfaisance est-elle plus méritoire, si elle renferme le pardon d'une injure, ou le dépouillement volontaire de ses biens! Or, c'est là précisément ce que nous admirons en Marie : des vertus qui s'enchaînent et se

prêtent en agissant d'accord un mutuel éclat. Ainsi dans un concert, toutes les notes, si pures qu'elles soient, plaisent moins à l'oreille par leur beauté particulière que dans l'harmonie de l'ensemble.

Faisons une dernière remarque, la plus importante de toutes, et celle qui répandra peut-être le plus de lumière sur le mérite de la Mère de Dieu. Toute âme juste est le sanctuaire du Saint-Esprit. Il habite en elle, et cette habitation devient d'autant plus parfaite, d'autant plus intime que la grâce sanctifiante, qui fait de l'homme le Temple et la demeure de Dieu, s'est développée plus largement en lui. Or, l'habitation du Saint-Esprit dans les âmes n'est pas oisive. S'il y vient, c'est en qualité de moteur. Voilà pourquoi sa descente ne va pas sans la production des vertus *infuses*, qui sont les principes prochains d'opérations surnaturelles et divines ; voilà pourquoi ce divin Esprit ajoute ses *dons*, je veux dire, « certaines perfections intérieures qui rendent l'âme plus apte à recevoir les motions divines et plus docile à les suivre » (1). C'est ce qu'il est et ce qu'il fait pour tous les justes. Leur âme avec ses facultés est comme un instrument dont il veut se servir pour la glorification du Créateur, et le perfectionnement spirituel de la créature raisonnable ; et lui-même est au centre de l'âme, artiste incomparable dont les touches puissantes et douces la réveillent, et la poussent à l'exercice de toutes les vertus.

Si c'est là, comme nous ne pouvons en douter, l'état d'un enfant de Dieu, on est en droit de se

(1) S. Thom., 1-2, q. 68, a. 3 ; S. Bonav., de *Donis spirit.*, in comm., c. 2.

demander comment tant de chrétiens, je parle de ceux qui portent en eux-mêmes la grâce sanctifiante avec les vertus infuses et les dons du Saint-Esprit, sont trop souvent si lâches, si oublieux des choses du ciel, si vides de bonnes œuvres ? C'est que leur dissipation habituelle, leur immortification et leur tiédeur font obstacle aux motions de l'Esprit Saint ; c'est aussi que l'âme, enlacée de tant de liens, se livre trop rarement ou trop mollement aux brises divines, quand il plaît au Saint-Esprit de les faire souffler sur elle, en dépit de son indignité. Double malheur contre lequel l'Apôtre a voulu nous prémunir, quand il écrivait : « N'éteignez pas le Saint-Esprit » (1), c'est-à-dire, ne l'empêchez pas de verser sur vous ses inspirations salutaires. « Ne contristez pas le Saint-Esprit » (2), c'est-à-dire, ployez-vous sans résistance aux mouvements qu'il vous imprime.

Revenons maintenant à la bienheureuse Mère de Dieu. Les autres justes sont des temples de l'Esprit-Saint ; mais elle, dans un sens très juste, est le Temple unique, le Temple par excellence de ce divin Esprit (3). Elle l'est depuis le premier instant de sa création ; elle l'est par tout elle-même. Non seulement il n'a jamais quitté ce sanctuaire privilégié ; mais chaque jour, à chaque heure, la prise de possession qu'il en avait faite alla se fortifiant et se perfectionnant dans une mesure à lui seul connue. Ce n'est pas assez dire : au témoignage de l'Évangile, le Saint-Esprit, après cette première donation de lui-même, survint en elle d'une manière incomparablement plus intime, quand

(1) I Thess., v, 19.

(2) Ephes., iv, 30.

(3) Cf. L. II, c. 5, t. 1, pp. 204-206.

il la rendit Mère Vierge du Fils unique de Dieu ; et cette autre donation ne fut encore que le prélude et le gage d'une habitation toujours plus familière et plus étroite.

On peut juger par là de ce que le divin Moteur opérerait en elle et par elle : car son action sur l'âme répond naturellement au degré d'union qui existe entre elle et lui. D'ailleurs, il n'y avait rien en Marie qui fût un empêchement pour les motions divines. On ne saurait trop le redire : nulle évagation dans l'esprit, nulle résistance dans la sensibilité beaucoup moins encore dans la volonté. C'était un instrument d'une perfection sans égale, incapable de recevoir aucune impulsion en désaccord avec celle de l'Esprit, toujours prêt à vibrer sous sa main, toujours ineffablement souple et docile. « Ceux-là, dit saint Paul, sont les enfants de Dieu qui sont conduits par l'Esprit de Dieu » (1). Fille de Dieu, Épouse de Dieu, Mère de Dieu, comment la divine Vierge n'eût-elle pas été *tout entière et perpétuellement* sous la motion du Saint-Esprit ? Or, toute motion de l'Esprit-Saint, quand il habite dans une âme, la pousse vers la vie éternelle, c'est-à-dire, donne à ses actes la vertu de mériter avec une augmentation de grâce un accroissement proportionné de gloire. Et c'est là, je le répète, ce qui, bien considéré, peut nous inspirer l'idée la plus haute des mérites de la Vierge, Mère de Dieu. Donc, pour tout résumer, continuité perpétuelle de mérites et croissance perpétuelle dans la perfection des mêmes mérites, sous l'action toujours actuelle et toujours acceptée du Saint-Esprit ; voilà ce que nous admirons en Marie ; et voilà ce qui porte sa sainteté à des hauteurs inexprimables.

(1) Rom., VIII, 14.

CHAPITRE III

Le second facteur de la croissance en grâce pour la Mère de Dieu :
— *l'opus operatum*, en vertu duquel la grâce est ou produite ou perfectionnée dans l'âme, en dehors de la causalité du mérite.

I. — Ceux-là n'auraient qu'une idée fort incomplète de la croissance spirituelle de Marie, qui considéreraient uniquement le progrès en grâce qu'elle doit à ses mérites proprement dits. Comme nous le disions au début de ces considérations, il est pour la divine munificence une autre manière de perfectionner en nous sa grâce, indépendante de nos mérites, quoiqu'elle se mesure pour les adultes au degré de leurs dispositions. C'est ainsi que Dieu nous sanctifie par les sacrements de la nouvelle Alliance. Et voilà pour la très sainte Vierge une cause nouvelle et très efficace de progrès dans la sainteté.

En effet, la nouvelle Alliance une fois établie, Marie participa, comme tout enfant de l'Église, aux sacrements institués par son divin fils ; à ceux-là, du moins, qui ne supposaient, ni dans leur substance ni dans les circonstances de leur institution, rien d'incompatible avec l'état de la Mère de Dieu.

Commençons par éliminer les sacrements qui, soit pour une cause soit pour l'autre, ne purent être administrés à Marie. C'est d'abord le sacrement de Pénit-